

Emma de Normandie
Reine au temps des Vikings

Stéphane William Gondoin

Emma de Normandie

Reine au temps des Vikings
(v. 987 - 1052)

Nouvelle édition entièrement revue
et augmentée par l'auteur

Première édition 2011

© 2025 La Louve éditions, Strasbourg

ISBN 978-2-37291-100-9

La Louve
éditions

Du même auteur
(Bibliographie sélective)

100 Dames en Normandie, Rouen, Éditions des Falaises, mars 2025.

Les Vikings, navigateurs, explorateurs, conquérants, Rouen, Éditions des Falaises, décembre 2023.

100 clés du Moyen Âge en Normandie, Rouen, Éditions des Falaises, février 2023.

100 clés d'histoires et légendes de Normandie, Rouen, Éditions des Falaises, juillet, 2022.

La Normandie des monstres, Bayeux, OREP, octobre 2019.

Portraits de femmes au Moyen Âge (VI^e-XV^e siècles), Cahors, La Louve, mars 2019.

Guillaume le Conquérant et les femmes, Cahors, La Louve, juin 2012.

Du siège d'Orléans à la bataille de Patay, Jeanne sur le chemin de la victoire (1428-1429), Paris, Histoire et Collections, novembre 2010.

À Nicole, pour sa patience au quotidien...

À mes filles, pour les jeunes femmes qu'elle sont devenues...

L'auteur tient à remercier Martine Maizières, Jean-Louis Marteil et Pierre Marchant pour leur relecture avisée et leurs avis pertinents.

Site officiel : <https://swgondoin.fr>

Avertissement au lecteur

La plupart des personnages évoqués dans cet ouvrage portent des noms à forte connotation saxonne ou scandinave. Pour leur garder le maximum de saveur, nous avons choisi de leur laisser leur orthographe originelle. Nous avons notamment suivi les transcriptions données par MM. Jean Renaud, Régis Boyer et François-Xavier Dillmann.

Le vieux saxon (dominante dialecte du Wessex) a donné naissance à l'anglais moderne, avec de très fortes influences normandes, notamment sur le plan du vocabulaire. Le norrois pour sa part, langue des anciens Scandinaves, est l'ancêtre commun du danois, du norvégien, du suédois et de l'islandais. Ce dernier en est demeuré le plus proche.

En vieux saxon comme en norrois, on utilisait le caractère þ, qui se prononçait comme le *th* de *thing*; on employait aussi le caractère ð, qui se prononçait tel le *th* de *then*. Nous avons également conservé les voyelles doublées æ (comme le *ai* de *faire*) et l'accentuation d'usage, pensant que cela n'altère pas la lecture. Vous trouverez par exemple le roi *Ethelred* (version moderne) sous la forme *Æðelred*, ou le roi *Harthacnut* sous la forme *Hörðaknútr*.

Nous avons toutefois tenu à demeurer au plus proche de nos sources et lorsque nous citons littéralement un auteur en latin ou en langue romane, nous sommes restés au plus près de la graphie originale. Par exemple, quand l'auteur de l'*Éloge de la reine Emma* évoque *Hardecnutonus*, nous avons retranscrit *Hardecnut* et non *Hörðaknútr*.

Introduction

PORTRAIT DE FEMME EN L'AN MILLE

« L'avenir de l'homme, c'est la femme.

Elle est la couleur de son âme. »

Louis Aragon, *Le fou d'Elsa*

Au début des années 1900, Claude Monet effectua plusieurs séjours à Londres et s'employa à capturer l'atmosphère si particulière des bords de la Tamise. Depuis le St Thomas Hospital notamment, il peignit avec enthousiasme et sans relâche le palais de Westminster, accomplissant l'une de ses plus fameuses « séries ». L'une des toiles réalisées durant cette période s'intitule *Londres, le Parlement. Trouée de soleil dans le brouillard* (1904) et appartient aujourd'hui aux prestigieuses collections du musée d'Orsay. Observer ce tableau de trop près n'apporte que déception. On n'y relève rien d'autre que de petites touches de peinture, écrasées, rugueuses et sans réelle organisation apparente. Pour l'admirer dans sa plénitude, il faut reculer de quelques pas. Alors jaillit d'une épaisse brume la silhouette fantomatique de la tour Victoria. Un rougeoiement crépusculaire irradie un ciel trop lourd. L'astre souligne vaguement des formes évocatrices, avant que sa lumière ne s'abîme à la surface des eaux tourbeuses du fleuve dans un foisonnement de couleurs. À ce moment seulement, l'on pèse l'importance de chaque détail et l'on goûte à la saveur délicate de l'œuvre.

L'exploration des arcanes du haut Moyen Âge ressemble fort à la contemplation de ce travail du maître de Giverny. Les siècles

écoulés ont engourdi les mémoires et enveloppé les événements d'un manteau opaque, aussi tenace que les nuages bas accrochés aux quais de la Tamise. Les textes contemporains fournissent de timides et rares éclairages. Les laconiques mentions directes relevées ici ou là sont autant de coups de pinceaux, apparemment désorganisés, apportant alternativement de la clarté ou de l'obscurité à l'ensemble. L'histoire ancienne n'est en fait qu'un vaste musée peuplé de milliers de toiles impressionnistes. Sur les cimaises de ces temps révolus s'étale une collection infinie de scènes de vie, de paysages ou de portraits, traversés de faibles rayons de lumière aussitôt engloutis par les ombres.

Des hommes, presque exclusivement, posent sur ces représentations d'un autre âge. « Ce Moyen Âge est mâle, résolument, écrivait le médiéviste Georges Duby. Car tous les propos qui me parviennent et me renseignent sont tenus par des hommes, convaincus de la supériorité de leur sexe. Je n'entends qu'eux. »

Et l'on ne saurait dire à moins. Témoins, chroniqueurs, annalistes de cette époque, tous fils d'Adam, aiment exalter les exploits guerriers du père, vanter les intrigues du neveu, chanter la piété et la grandeur de leur mécène. Rarement ils s'intéressent au sort de leurs mères, de leurs sœurs, de leurs reines. Lorsqu'ils daignent se pencher vers une figure féminine, du haut de leur virilité suffisante, c'est généralement pour se répandre en formules convenues, souligner l'amabilité des traits, la droiture du caractère, l'aptitude à enfanter et à accomplir les tâches domestiques. On devine là une sorte d'image de la femme idéale, finalement assez proche du portrait-robot de la ménagère des années 1950.

Gardons-nous toutefois de juger ces mœurs pas si lointaines à l'aune de notre sensibilité pour la condition féminine, somme toute récente dans nos démocraties occidentales. Les hommes et les femmes du Moyen Âge ne lisent pas Simone de Beauvoir, Françoise Giroud ou Élisabeth Badinter. Ils évoluent selon leurs propres repères socio-culturels, ces gènes hérités d'un droit romain particulièrement misogyne, du vieux patriarcat germanique et d'un christianisme très paulinien : « Je veux cependant

que vous sachiez que Christ est le chef de tout homme, que l'homme est le chef de la femme, et que Dieu est le chef de Christ » (1 Corinthiens 11 :3).

Cette ancienne hiérarchie de la Création, cette subordination affichée, admise conjointement par les deux sexes comme une simple évidence, n'empêche nullement certaines femmes de s'affirmer au grand jour et de rayonner sur leur époque. Elles incarnent parfois des modèles spirituels et sont présentées au peuple comme des parangons de vertu, selon les préceptes moraux du temps, éminemment chrétiens bien sûr. Comme un symbole, le premier poème connu composé en une langue que l'on considère comme l'ancêtre du français moderne est consacré à la petite Eulalie, martyre de la foi au début du IV^e siècle de notre ère : « Elle n'out eskoltet les mals conseillers, qu'elle Deo raneiet chi maent sus en ciel » (« Elle n'écoula pas les mauvais conseillers [lui demandant] qu'elle renie Dieu qui demeure dans le ciel » – *Cantilène de sainte Eulalie*, vers 880). Chacun connaît par ailleurs l'influence mystique qu'exercèrent les saintes Clotilde et Geneviève dans le processus de conversion de Clovis (v. 481-511) au christianisme. Les femmes peuvent donc, en premier lieu, à l'image d'une Hildegarde de Bingen (1098-1179), s'affirmer comme des intellectuelles ou des modèles à imiter, lorsqu'elles suivent scrupuleusement la voie religieuse ou qu'elles deviennent les avocates du Christ.

Mais ces femmes ne se contentent pas d'accéder à la sainteté et de guider la communauté des fidèles par l'exemplarité de leur vie. Elles jouent parfois un rôle important et assumé, dans l'ombre ou au grand jour, la réalité du pouvoir. Les redoutables Brunehaut et Frédégonde, dont la rivalité ensanglante la seconde moitié du VI^e siècle, sont en leur temps les maîtresses du nord de la Gaule mérovingienne. Les coups de colère venimeux de la seconde font encore trembler les lignes de l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours, 1500 ans après les faits. À quelques milliers de kilomètres et deux siècles de distance, Irène l'Athénienne occupe le trône de Constantinople et exerce seule l'autorité

à deux reprises, de 780 à 790 comme régente, de 797 à 802 comme impératrice, prenant une part fondamentale dans la querelle des Icônes. D'autres personnalités moins connues, telles l'impératrice Judith de Bavière ou la reine Ermentrude, compagnes respectives de Louis le Débonnaire (814-840) et de Charles le Chauve (840-877), exercent une influence non négligeable dans la conduite des affaires. La reine Blanche de Castille, épouse de Louis VIII le Lion (1223-1226), se trouve propulsée au premier rang après le décès prématuré de celui-ci. Elle se révèle une excellente diplomate et a la main ferme pour mater les féodaux, qui tentent de s'affranchir de la tutelle monarchique au cours de la minorité de son fils, Saint-Louis (1226-1270). Lorsqu'elles en ont l'opportunité, les femmes se passionnent pour la politique et prennent leurs responsabilités.

Emma, fille du duc de Normandie Richard I^{er} (942-996), appartient à cette lignée de dames exceptionnelles, dont le charisme marqua profondément leurs contemporains. Son mérite fut d'autant plus grand qu'elle s'imposa dans l'Angleterre de l'âge viking¹, où seules prévalaient les lois de la guerre. Elle dressa sa fière silhouette au milieu du fracas des champs de bataille, uniquement cernée d'une foule de têtes barbues, chevelues et casquées, gagnant ainsi pour la postérité le panthéon des grandes figures féminines. Elle y sera rejointe un siècle plus tard par la fameuse Aliénor d'Aquitaine, avec laquelle elle ne manque pas de similitudes. Comme la dame d'Aquitaine, unie successivement au roi de France Louis VII le Jeune (1137-1180) et au futur roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt (1154-1189)², Emma épousa deux monarques, le Saxon Æðelred II l'Immature (978-1013 et 1014-1016) et le Danois Knútr le Grand (1016-1035). Comme la dame d'Aquitaine, elle mit au monde deux autres souverains, Hörðaknútr (1040-1042) et Eadward le Confesseur (1043-1066), défendant bec et ongles les droits de sa progéniture à régner.

Elle subit l'exil, la résidence surveillée, l'humiliation... Elle intrigua et complota, elle influença, elle commanda des armées, mobilisa des flottes, conseilla les puissants, géra des fortunes. Mais elle fut aussi épouse et mère, un être humain avec ses inimitiés, ses haines, ses amours, ses passions, ses préférences.

L'image d'Emma qui s'esquisse lentement devant nos yeux tient davantage de *La femme à l'ombrelle tournée à gauche* de Monet (1886) que de *La Belle Ferronnière* de Léonard de Vinci (entre 1490 et 1497). Son visage reste inconnu et ses contours flous, mais une intensité vive se dégage de chaque coup de pinceau. La même intensité, l'immense Winston Churchill (1874-1965) la ressentait chez Emma, lui attribuant une place unique dans les annales de l'Angleterre, à la confluence des mondes anglo-saxon, normand et scandinave. À son propos, il écrivit dans son *Histoire des peuples de langue anglaise* que « peu de femmes s'étaient trouvées placées au centre d'une convergence de forces aussi considérables. » C'est là un hommage de connaisseur, venant d'un chef n'offrant que « du sang, du labeur, des larmes et de la sueur » à un peuple pris dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale. Emma appartient bien, pour l'éternité, à la race de ces géants capables de forger l'Histoire.

¹ Pour la définition de ce mot, voir l'annexe II en p. 257

² Le mariage eut lieu en 1152, quand Henri n'était encore « que » comte d'Anjou et duc de Normandie.